

Le retour du soldat au XX^e siècle

Perspectives de recherche

Bruno Cabanes



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/5352>
ISBN : 978-2-8218-0502-6
ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2006
Pagination : 4-15
ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Bruno Cabanes, « Le retour du soldat au XX^e siècle », *Revue historique des armées* [En ligne], 245 | 2006, mis en ligne le 12 novembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/5352>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue historique des armées

Le retour du soldat au XX^e siècle

Perspectives de recherche

Bruno Cabanes

NOTE DE L'AUTEUR

Je remercie Stéphane Audoin-Rouzeau, Guillaume Cuchet, John Horne, Guillaume Piketty, Leonard V. Smith et Jay Winter pour les remarques qu'ils m'ont faites à la lecture des premières versions de ce texte, présenté à Yale, à Stanford, à l'université d'Avignon et à l'Institut d'études politiques de Paris en mars, en avril et en décembre 2005. Mes remerciements vont aussi aux étudiants qui ont participé à mon séminaire « The Aftermath of War » à Yale, au printemps 2006, et aux membres du groupe de travail sur les sorties de guerre des deux conflits mondiaux, à l'Institut d'études politiques de Paris.

- 1 En plein cœur de Washington, à quelques centaines de mètres du *Lincoln Memorial*, le mur des vétérans de la guerre du Viêtnam est comme une longue cicatrice noire qui déchire la terre. Sur la surface polie où se reflètent les visages de visiteurs, sont inscrits les noms de tous les morts et disparus américains, classés par ordre chronologique. Parfois un visiteur s'approche du mémorial, une feuille à la main, qu'il pose sur la paroi. D'un geste rapide de crayon, il décalque le nom d'un proche, d'un parent, d'un camarade de combat et laisse en échange un message, un petit drapeau ou quelques fleurs. Aux États-Unis, dans le contexte actuel, ce rituel revêt une signification particulière. La question de la sortie de guerre des soldats – au sens physique, mais aussi psychologique du terme – n'a jamais été autant présente depuis la fin de la guerre du Viêtnam.
- 2 En attestent deux mots, qui reviennent régulièrement dans la presse américaine ou sur des affiches : « *Welcome Home* ». Adressés aux soldats de retour d'Irak, ils expriment des sentiments tout simples, et d'abord la joie d'être de nouveau ensemble. « *Welcome home* » signifie : vous êtes de nouveau chez vous, vous retrouvez votre place, on ne vous a pas oubliés. Ce sont des mots de civils, destinés à rassurer les combattants sur la force du lien

qui a uni l'arrière au front pendant la guerre et sur la force de celui qui continuera à unir civils et vétérans après le conflit.

- 3 Mais comme souvent avec ce type de slogan, ce qu'il ne dit pas est au moins aussi intéressant que ce qu'il dit. Ces deux mots ne parviennent pas à traduire l'angoisse des vétérans, qui s'inquiètent de ce que le monde a changé en leur absence. Eux, les anciens combattants, savent mieux que d'autres que la guerre n'est pas une simple parenthèse mais une césure forte dans la vie des sociétés. Pour eux, il ne s'agit pas seulement de retrouver une place, mais de retrouver « leur » place après la guerre. Par ailleurs, « *Welcome home* » donne l'illusion que l'expérience de guerre est unique. Ces mots s'adressent de la même manière à ceux qui ont vu le feu et à ceux qui n'ont pas combattu. À ceux qui ont été blessés, parfois plusieurs fois, parfois grièvement et à ceux qui reviennent apparemment indemnes. Aux prisonniers de guerre et aux vétérans des champs de bataille. « *Welcome home* », enfin, n'exprime aucune gratitude aux anciens combattants – alors qu'on sait combien la reconnaissance du front intérieur est nécessaire à la reconstruction de leur identité. En d'autres termes, ces mots si banals qu'il pourraient être utilisés pour tous les conflits ou dans d'autres contextes (à tout prendre, pour une équipe de baseball victorieuse) donnent le sentiment qu'une sortie de guerre va de soi, qu'elle ne pose problème ni pour les vétérans, ni pour la société qui les accueille.

Enjeux identitaires

- 4 Pendant des décennies, les historiens de la guerre ont adopté un point de vue similaire et il a fallu du temps pour que l'on considère la sortie de guerre comme un problème historique à part entière¹. Et pourtant, le retour des soldats ne va pas de soi, il constitue même un défi fondamental pour les sociétés belligérantes, ce que le psychiatre Karl Abraham avait compris dès 1918 dans son article « Contribution à la psychanalyse des névroses de guerre ». Ce proche de Sigmund Freud expliquait tout simplement que les vétérans avaient généralement le sentiment d'une perte énorme : des amis disparus, une santé détruite, quatre années perdues. Et qu'aucune réparation ne saurait apaiser leurs souffrances.
- 5 Pourquoi le retour du soldat est-il susceptible d'être étudié par des historiens ? Quels en sont les enjeux ?
- 6 De multiples différences existent évidemment entre les retours de guerre : un conflit peut être victorieux ou perdu ; il peut bénéficier d'une légitimité aux yeux de l'opinion publique ou être considéré, au moment où intervient le retour, comme une guerre injuste ; il peut avoir déchiré la communauté civique et entraîné des niveaux de violence extrêmes (pensons à la difficulté particulière à sortir d'une guerre civile). Le retour, enfin, peut être organisé dans un temps relativement bref et de manière collective, ou individuellement, dans le cours même du conflit, comme ce fut le cas en Algérie ou au Vietnam par exemple. Toutefois, partons de l'hypothèse selon laquelle il existe, au-delà de ces différences, des points communs dans les retours des soldats, quel que soit le conflit étudié.
- 7 Le retour du soldat, c'est toujours la déconstruction et la reconstruction d'une identité, un problème longuement exploré par le psychiatre et classiciste Jonathan Shay dans les deux livres qu'il a consacrés à une étude en parallèle de l'œuvre homérique et des retours du Vietnam². Arrêtons-nous un instant sur la première étape de cette déconstruction qui

est le moment d'adieu avec les camarades de combat. On l'oublie trop souvent : la démobilisation, qu'elle soit organisée individuellement, comme dans le cas du *Tour of duty* des soldats américains du Viêtname ou de manière collective, par exemple classe d'âge par classe d'âge pour les soldats français de la Grande Guerre, entraîne une dissolution des groupes de combattants, et avec elle de rapports humains particulièrement forts.

- 8 En temps de guerre, le groupe primaire de combattants est un des facteurs les plus importants de survie : il assure une forme de sécurité mutuelle ; il maintient une cohésion sociale dans les situations extrêmes, sous la forme de redistribution de colis envoyés par les familles, de mise en commun des savoir-faire ou de partage des émotions. En rentrant chez lui, le soldat rompt donc, par la force des choses, la solidarité du groupe combattant. Dans le cas de la guerre de position, le soldat démobilisable s'éloigne aussi des champs de bataille qui lui sont devenus familiers et où sont enterrés nombre de ses camarades. En un mot, il doit faire son deuil d'une camaraderie du front, bientôt idéalisée par lui et dont la nostalgie est encore perceptible, des années plus tard, dans de nombreuses associations d'anciens combattants. Voici ce qu'écrit J. Glenn Gray, diplômé en philosophie de l'université de Columbia, vétéran de la Seconde Guerre mondiale et auteur d'un remarquable petit livre, *The Warriors. Reflections on Men in Battle*, publié en 1959 et réédité en 1967 avec une préface d'Hannah Arendt : « Dans des moments comme ceux-la, beaucoup ressentent vaguement combien ils ont vécu jusqu'ici dans l'isolement : dans le cercle restreint de la famille et de quelques amis intimes, ils passaient à côté de beaucoup de choses importantes. Lorsque les frontières qui délimitent l'identité individuelle se sont élargies, ils éprouvent une forme de parenté qui leur était inconnue. Leur "moi" s'efface insensiblement devant un "nous", "le mien" devient "le nôtre" et chaque destin individuel perd de son importance primordiale. »³
- 9 Au moment du départ, ce sont parfois les camarades eux-mêmes qui s'occupent de préparer le soldat démobilisable à retrouver la vie civile. Leur mission est de faciliter le passage, comme le montre ce témoignage fascinant recueilli par la journaliste russe Svetlana Alexievitch auprès de vétérans de la guerre d'Afghanistan et publié dans son livre *Les cercueils de zinc* (1990) : « Le départ d'un libérable, c'est un vrai roman. Il faut se cotiser et lui acheter un attaché-case, une serviette de toilette, un foulard pour sa mère, un cadeau pour sa petite amie. Il faut enfin lui faire une tenue d'apparat. On lui procure une ceinture blanche sans quoi ce ne serait pas un para ; on lui fabrique des aiguillettes. Ensuite, il faut lui astiquer sa plaque : c'est une vraie œuvre d'art. D'abord on la passe au papier de verre n° 2, puis avec le n° 1, puis on la frotte avec du feutre et avec une pâte abrasive. Pendant une semaine, on fait tremper sa vieille tenue dans de l'huile de graissage pour lui rendre sa couleur vert foncé. L'opération suivante consiste à la laver à l'essence. Ensuite on l'aère pendant un mois. C'est prêt ! Les libérables s'en vont et les anciens deviennent libérables. »
- 10 Sortir de la guerre, c'est sortir d'une sorte d'état de sauvagerie, qui passe par le soin accordé au corps. Le nettoyage des uniformes défraîchis par la guerre est d'autant plus important qu'il est fait en commun : c'est une sorte de rituel de purification, bien sûr, mais aussi une manière de rendre le vétéran présentable aux yeux des civils ; cela d'autant plus dans le contexte d'une guerre au statut incertain, comme la guerre d'Afghanistan, et alors que le souvenir de la Grande Guerre patriotique sert encore de référence.
- 11 Déconstruction d'une identité donc, mais aussi reconstruction d'une autre. La grande angoisse des soldats démobilisables, telle qu'elle apparaît dans des carnets de guerre, et parfois même dans des lettres, c'est de ne pas retrouver leur place dans la société civile. Dans leurs travaux sur les survivants, beaucoup de psychiatres décrivent ce même

cauchemar que font la plupart des vétérans au retour de guerre : ils reviennent dans leurs maisons, retrouvent leurs familles, ils leur parlent mais on ne les reconnaît pas, on ne les entend pas. Ce cauchemar peut être expliqué par le syndrome de culpabilité du survivant, largement étudié depuis l'invention de ce terme dans les années 1960 par le psychiatre Nederland : la plupart des vétérans ont alors le sentiment d'avoir survécu au prix d'une autre vie, d'être vivants alors qu'ils auraient dû être morts. C'est ce que disent les cauchemars : nous devrions être morts, nous sommes des fantômes.

- 12 Au-delà de cette culpabilité, il s'agit bien aussi d'un problème identitaire : les combattants ont été changés par la guerre et le retour à une forme de banalité du quotidien peut sembler insupportable. « *L'atmosphère qui règne dans l'avion est aseptisée et artificielle* », écrit un soldat américain de retour du Viêt Nam. « *L'hôtesse de l'air sourit avec insouciance et ennui, elle ne comprend pas. C'est énervant, parce que vous sentez bien qu'elle ne veut pas comprendre (...)* On atterrit au Japon et on fait le plein de fuel. Ensuite, vol sans escale jusqu'à Seattle. Quelle sorte de guerre est-ce là, qui commence et se termine de la même manière, avec une jolie fille, des sièges rembourrés et des magazines (...) Vous arrivez dans une base militaire à l'extérieur de Seattle. L'armée vous donne à dîner. "Welcome Home, Returnees.", dit un panneau, affiché dans le mess de manière permanente." Returnees est un mot du vocabulaire militaire, que personne d'autre n'emploierait. Vous vous inscrivez pour le dîner, les uns après les autres (...) Vous dites le "Pledge of Allegiance" et vous quittez l'armée en taxi (...) Quand vous survolez le Minnesota, vous traversez des espaces silencieux, vides, indifférents, purifiés. En dessous de vous, la neige est épaisse, elle laisse apparaître d'anciens champs de maïs et des routes. À mille lieues de toute la terreur que vous avez vécue, les prairies s'étendent, immuables et arrogantes. »⁴ Le rythme du retour est donc important. Ce dont se plaignent par exemple beaucoup de soldats de retour d'Irak, c'est de voyager en vol direct jusqu'à une base militaire américaine, et parfois même un aéroport civil, sans que des sas de décompression psychique soient réellement respectés.
- 13 Dans un tel contexte, être reconnu devient l'une des inquiétudes principales de beaucoup de vétérans de retour de guerre, coupés des leurs pendant de longs mois, transformés par l'expérience de guerre, jusque dans leur apparence physique. « *Je n'ai pas pu porter mes jeans et mes chemises d'avant-guerre* », confie un vétéran de la guerre d'Afghanistan à la journaliste Svetlana Alexievitch, « *parce que c'étaient les vêtements d'un autre, d'un homme que je ne connaissais plus* ». Dans d'autres témoignages, les « *Afghantsy* » assurent qu'ils sont devenus méconnaissables parce qu'ils ont maintenant « *le teint bronzé* » et surtout le dos courbé : « *Nous avons tous le dos voûté parce que nous avons désappris à rester droit* », explique un autre vétéran. « *Pendant six mois, je me suis attaché toutes les nuits à mon lit pour me redresser le dos.* »

L'économie morale de la reconnaissance

- 14 Mais être reconnu, ce n'est pas seulement retrouver son identité d'avant-guerre. C'est aussi se voir reconnu en tant qu'ancien combattant. Obtenir la reconnaissance des services rendus et, plus difficilement, la compensation des préjudices matériels et psychologiques infligés par la guerre.
- 15 L'autre élément commun à tous les retours de soldats est donc la vaste question de la reconnaissance exprimée (ou à l'inverse refusée) par les civils aux anciens combattants. Comment une société manifeste-t-elle sa gratitude aux anciens combattants de retour

chez eux ? Par quels rituels, à travers quels dons ? À l'inverse, qu'est-ce que les vétérans attendent des civils qui les reçoivent ? Comment anticipent-ils le retour puis réagissent-ils à l'accueil qui leur est réservé ?

- 16 Ce problème a été longtemps sous-estimé, dans un contexte de dépréciation des décorations et des cérémonies militaires. Dans le même temps où le phénomène guerrier leur devenait de plus en plus étranger, les sociétés occidentales ont cessé de comprendre l'importance de ce qu'on peut appeler « l'économie morale de la reconnaissance » : un ensemble complexe de rituels et de signes (médailles, fêtes, objets commémoratifs), finement hiérarchisés, grâce auxquels le vétéran a le sentiment de voir reconnue – au moins en partie – son expérience de guerre.
- 17 Voici ce qu'écrit à ce sujet le psychiatre militaire Claude Barrois, dans *Psychanalyse du guerrier* (1993) : « L'obtention d'une pension, d'une décoration, la mention d'un nom dans un document historique ou autre, ne sont pas des satisfactions régressives, comme des récompenses à un élève méritant. Ils assurent aux anciens combattants que la collectivité reconnaît sa dette et que les années de souffrances, inscrites dans leur chair et leur esprit, reçoivent un sens. Ces témoignages de reconnaissance, souvent arborés de façon très discrète, ou quelquefois totalement cachés, ne signifient absolument pas un sentiment de supériorité sociale, mais au contraire, la réassurance que le lien avec la nation et l'État est clairement affirmé. Cette reconnaissance est une condition fondamentale pour la réintégration du combattant dans la vie du temps de paix ; elle renforce sa cohérence existentielle, c'est-à-dire psychosociale, qui a été ébranlée par l'expérience inoubliable de la guerre. »
- 18 Il faut y ajouter un autre aspect, important aux yeux de beaucoup de vétérans de retour de guerre. Fondamentalement, les combattants éprouvent un mélange de méfiance et parfois de mépris à l'égard de l'arrière qui est censé « ne rien connaître de la guerre ». Les médailles, surtout celles qui sont données avec parcimonie, sont là pour épargner au soldat valeureux l'anonymat de l'après-guerre. Lorsqu'une société accueille ses combattants, elle en distingue certains et met en avant des exemples de comportement héroïque ou de bravoure. Ce sont des valeurs destinées à être imitées non seulement par les autres soldats mais aussi sans doute par les civils. Cette histoire du courage militaire reste encore largement à écrire. L'histoire du courage, c'est-à-dire l'histoire de la création d'un modèle moral, celle des représentations qu'une société se fait des actions héroïques, expertisée partiellement dans le livre récent de Nancy Sherman ⁵. Les soldats de retour de guerre ont ressenti l'importance de ces marques de reconnaissance. Cela est d'autant plus vrai qu'ils se sont sentis généralement décalés, après leur retour, par rapport aux normes sociales en vigueur dans la vie civile.

Retour aux normes

- 19 Ce passage de l'anomie du temps de guerre aux normes du temps de paix est un autre élément commun à tous les retours de soldats. L'état de guerre se caractérise en effet par un bouleversement complet des cadres spatio-temporels et des cadres moraux de la vie quotidienne.
- 20 En temps de guerre, les rythmes biologiques sont subvertis par l'activité guerrière : les combattants manquent de sommeil, tombent parfois d'épuisement en plein jour et mangent à des heures irrégulières. Les soldats sont aussi fondamentalement des hommes sans toit – sans la protection, le confort et le sentiment d'intimité qu'offre un domicile. Ce

sont enfin des hommes humiliés par le manque d'hygiène, l'impossibilité de prendre soin de leur corps. La plupart des cadres de la vie sociale – la distinction entre le jour et la nuit, la différence entre le « dehors » et le « dedans », l'importance de l'apparence physique et les codes vestimentaires – ont volé en éclats. Dans leurs lettres, lorsqu'ils imaginent leur retour chez eux, les combattants mettent donc souvent l'accent sur cette normalisation de la vie matérielle, parce que c'est selon eux une étape essentielle du retour à la vie civile : à titre d'exemple, les soldats français de la Grande Guerre évoquent dans leurs correspondances « *le bon pain blanc dont [ils] ont oublié la couleur* », le « *demi-quart de bon vin de France [qu'ils] n'ont pas goûté pur depuis bien longtemps* », « *le vrai lit [dans lequel] ils pourront s'étendre bien au chaud, dans de vrais draps* »⁶.

- 21 Une étude du retour des soldats impose de prendre en compte cette normalisation du quotidien. Il semble notamment qu'on ne peut pas étudier la réinsertion économique des anciens combattants – un gigantesque chantier, encore largement inexploité – si l'on ne part pas de la dimension corporelle de cette réadaptation : retrouver des horaires et des règles de travail ; renouer avec des savoir-faire oubliés pendant la guerre ; et dans beaucoup de cas, faire face en outre à des handicaps parfois très lourds : membres mutilés, blessures graves, troubles psychologiques...
- 22 Cela dit, le retour aux normes est aussi un retour à des normes morales. En revenant chez lui, le combattant passe du monde de la guerre où le meurtre est autorisé, et même encouragé, au monde civil où la violence est soigneusement restreinte à certaines activités comme le sport, et sévèrement punie en cas de transgression. Cette question du retour aux normes morales et de leur transgression par certains vétérans devenus des inadaptés est l'une des plus compliquées pour l'historien. Il est vrai que la littérature ou le cinéma mettent souvent en scène le retour du soldat marginalisé ou violent – qu'il s'agisse de *Capitaine Conan*, le personnage de Roger Verceles dans son roman qui a obtenu le prix Goncourt en 1934 ou de Travis Bickle, le vétéran du Viêtnam, mentalement instable, incarné par Robert de Niro dans *Taxi Driver* (1976) de Martin Scorsese.
- 23 Mais ni les archives judiciaires ni les faits divers dans les journaux ne permettent d'attester, de manière irréfutable, la « brutalisation » morale des anciens combattants. C'est une piste de recherche, sur laquelle on a encore peu travaillé. Pour l'heure, les premiers travaux comme ceux de Joanna Bourke⁷ apportent des nuances et concluent à la force de la résilience plutôt qu'à un effondrement moral des vétérans de la Seconde Guerre mondiale. D'autres encore, consacrés aux retours de la guerre du Viêtnam, concluent aux effets dévastateurs sur les vétérans des stéréotypes les présentant comme fondamentalement inadaptés. Le résultat est une banalisation à l'extrême de la figure du vétéran psychopathe, devenu tout à la fois une icône de la victimisation et une incarnation de la culture du trauma – dont les effets sur la mémoire collective de la guerre du Viêtnam ont été considérables⁸.
- 24 Au total, si les retours des blessés, des mutilés ou des vétérans traumatisés peuvent parfois être étudiés, ceux des hommes ordinaires, qui retrouvent, apparemment sans peine, les joies simples de la vie ne laissent aucune trace. On risque sans cesse de surévaluer la dimension pathologique du retour. En d'autres termes, l'histoire du bonheur ou de la banalité est beaucoup plus difficile à écrire que l'histoire de la souffrance.

Récits du retour

- 25 La raison en est simple. Notre étude des retours de guerre est profondément influencée par ce qu'en disent les sociétés belligérantes. Le retour n'est pas seulement une expérience concrète qu'ont partagée des millions de combattants au sortir de la guerre au vingtième siècle. Ce sont aussi des récits, produits par milliers sous la forme d'autobiographies, de romans, d'écrits scientifiques, de films, d'œuvres picturales. Ces narrations du retour des soldats n'ont fait l'objet, à ma connaissance, d'aucune étude poussée à la différence par exemple des nombreux travaux sur les récits des survivants des camps après 1945. Pourtant, elles nous livrent quelque chose d'essentiel : comment une société se raconte-t-elle le passage de la guerre à la paix ? Cette question devant être naturellement abordée de plusieurs manières : comment les anciens combattants se réapproprient-ils leur expérience du retour par la narration ? Quels sont les thèmes récurrents de ces récits du retour (l'incompréhension des civils, l'infidélité des femmes, le déclassement social) et quel en est le sens ? Ou encore : quelle écoute la société d'après-guerre apporte-t-elle à ses vétérans ?
- 26 Partons simplement de deux exemples : un roman et un mémorial, l'un des années 1930, l'autre du début des années 1980.
- 27 Deux ans après avoir connu un véritable triomphe pour *Im Westen Nichts Neues*, Erich Maria Remarque publie un autre roman, *Der Weg Zurück*, qui passe largement inaperçu. Il en est de même pour son adaptation au cinéma par James Whale en 1937, qui n'a rien de comparable avec le succès considérable de la version filmée de *À l'Ouest rien de nouveau* par Lewis Milestone, meilleur film des Academy Awards en 1930. Dans *Der Weg Zurück*, l'histoire d'Ernst et de ses camarades est pourtant racontée avec force. C'est celle de milliers de combattants allemands après l'armistice de novembre 1918. Beaucoup ont le sentiment d'être devenus des étrangers dans leur propre pays. L'Allemagne a sombré dans le chaos. Ce qui les attend, c'est une vie civile, ennuyeuse et vide. À travers ses personnages, Erich Maria Remarque fait un portrait extraordinaire de toute cette génération de retour de la Grande Guerre. La plupart de ces hommes se marginalisent ou trouvent un dérivatif dans la violence politique. Tous les personnages du roman sont donc des déracinés, des inadaptés.
- 28 Pour des raisons évidentes, le récit d'un retour de guerre a eu de la peine à trouver son public dans l'Allemagne des années 1930. Cela s'explique bien sûr par le contexte politique puisqu'à l'arrivée des nazis au pouvoir, *Der Weg Zurück* est interdit de publication et brûlé en plein cœur de Berlin lors des autodafés de mai 1933 – comme d'ailleurs *À l'Ouest rien de nouveau*. De même, l'adaptation du film par les Américains se heurte à l'opposition virulente de l'Allemagne nazie, les officiels nazis menaçant de boycotter toute autre production des studios Universal si des modifications n'étaient pas apportées au script. Le film est donc partiellement refait et devient une pâle version de ce que James Whale avait initialement prévu.
- 29 Cela dit, une explication par le contexte politique est insuffisante et il faut s'interroger aussi, plus fondamentalement, sur les conditions de prise de parole par les vétérans sur leur retour de guerre. Comme survivants, il leur est moralement prescrit de témoigner du sacrifice de leurs camarades. Mais comme survivants, il leur est aussi presque interdit d'évoquer la dureté de la réadaptation à la vie quotidienne. À cela s'ajoute le fait qu'une narration est naturellement indissociable des conditions qui la rendent communicable.

Rares sont les sociétés qui acceptent le témoignage de souffrance de vétérans qui s'estiment incompris ou marginalisés. Fondamentalement, les récits sur la difficulté du retour mettent en danger les efforts de normalisation à l'œuvre dans toutes les sociétés d'après-guerre. Ils fragilisent tous les rituels de réintégration et de purification des vétérans – en montrant aux yeux de tous, que ceux qui ont vu la guerre restent des « *hommes à part* ».

- 30 À l'autre bout du vingtième siècle, le *Viêtnam Veterans Memorial*, inauguré à l'automne 1982, constitue pour de multiples raisons, une révolution dans l'architecture commémorative. Dans un article du *New York Review of Books* où elle se souvient des débuts de son projet, son auteur, Maya Lin, une jeune étudiante en architecture de Yale, en livre les deux origines : le monument des disparus de Thiepval de Sir Edwin Lutyens, construit entre 1928 et 1932, et la *Memorial Rotunda* à Yale, où sont gravés les noms de tous les étudiants et professeurs tombés sur les champs de bataille depuis la guerre de Sécession.
- 31 Or depuis l'inauguration, les vétérans se sont appropriés le *Viêtnam Veterans Memorial* pour en faire un lieu d'énonciation de leur expérience de guerre, d'affirmation de leur identité et de catharsis de leur souffrance. En d'autres termes, ce mémorial, fait pour les survivants plutôt que pour les morts, est, au sens plein, un *récit du retour*. Maya Lin l'a conçu comme une cicatrice, ouverte dans la terre de la capitale américaine, et aussi comme une surface réfléchissante, lieu de contact entre les morts et les vivants, séparés par le fragile miroir du mur. Un « écran », pour reprendre le mot de Marita Sturken⁹, devant lequel l'incommunicabilité de la guerre du Viêtnam et le silence gêné d'une société profondément traumatisée et divisée par le conflit s'effacent peu à peu.
- 32 Ce mémorial est un lieu vivant, une histoire en train de s'écrire. D'abord parce que c'est un espace que l'on ne peut pas voir de loin, mais qu'il faut traverser en empruntant la rampe descendante puis la rampe ascendante. Ensuite, du fait de l'ordre même des noms qui y sont gravés. Non pas ordre alphabétique, comme le souhaitaient beaucoup de vétérans pour faciliter la recherche d'un nom, mais par ordre chronologique, de manière d'ailleurs relativement complexe. Lieu vivant également, du fait des pratiques de pèlerinage qui y sont organisées. Chaque jour, des objets de toutes sortes sont laissés au pied du mur, des drapeaux, des bouquets, des messages personnels, des dessins, des médailles, parfois de simples bouteilles de bière, dont la signification est multiple : objets d'échange dans une économie du don et du contre don (le nom décalqué contre l'objet abandonné), souvenirs de promesses anciennes faites aux disparus (les bouteilles de bière), témoignages de gratitude (les médailles), trophées de guerre (les photographies), etc. Jadis ramassés comme objets perdus, ils sont maintenant soigneusement archivés, classés et dotés d'un statut culturel et leur propriétaire du statut d'auteur.
- 33 S'il faut en croire le témoignage de Maya Lin, la cérémonie d'inauguration du mémorial des vétérans a marqué pour beaucoup d'entre eux, une forme de retour différé, parfois plus de dix ans après leur démobilisation. Ce qui est certain, c'est que le Mémorial porte à son apogée une culture du trauma, sans laquelle aucun retour de guerre ne peut être conçu désormais. Le Mémorial est, selon les mots mêmes de son concepteur, « *a healing wound* » – une blessure en train de se refermer. Le *Viêtnam Veterans Memorial* est l'incarnation même du retour progressif des anciens combattants – au sens où Ulysse, pour reprendre la grille de lecture de Jonathan Shay, est revenu (ou n'est jamais complètement revenu) de la guerre de Troie.
- 34 On mesure mieux dès lors le chemin parcouru depuis la Grande Guerre. Le retour du soldat a donné naissance à une abondante littérature de vétérans, parfois sous la forme de

journaux ou de romans autobiographiques, plus récemment de « blogs » sur Internet : l'usage croissant de l'écriture de soi y est certainement pour quelque chose. Le vétéran est aussi devenu l'une des figures classiques du cinéma hollywoodien, non sans stéréotypes d'ailleurs. Parallèlement, depuis l'amélioration des classifications psychiatriques (avec la révolution des *Post Traumatic Stress Disorders* dans les années 1980) et celle des structures d'accueil, d'écoute et d'entraide (comme les *Vet Centers*), une attention accrue est portée aux troubles psychiques, qui peuvent apparaître chez les vétérans, parfois des mois ou des années après le retour. En dépit de l'existence, dès les années 1920, de ce que les historiens anglo-saxons appellent « *narratives of shell shock* » (les poèmes de Siegfried Sassoon et Wilfried Owen, le personnage de Chris Baldry dans *The Return of the Soldier* de Rebecca West (1918) ou le personnage de Septimus Smith dans *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf par exemple), cette évolution s'est singulièrement accentuée depuis quelques décennies. Est-ce à dire que le retour de guerre est plus facile ? Rien n'est moins sûr. Si la psychiatrie de guerre a connu d'immenses progrès depuis une trentaine d'années, elle est aussi paradoxalement confrontée au refus de nos sociétés de prendre conscience de la réalité de la violence de guerre. Le retour, en chair et en os, de vétérans n'a jamais été aussi déroutant pour la société civile.

NOTES

1. La notion d'*après-guerre*, qui exclut d'emblée tout processus évolutif, me semble caractéristique de cette absence de problématisation.
2. SHAY (Jonathan), *Achilles in Vietnam*, New York, Scribner, 1994 et *Odysseus in America*, New York, Scribner, 2002.
3. GRAY (J. Glenn), *The Warriors. Reflections on Men in Battle*, New York, 1959, rééd. University of Nebraska Press, 1998, p. 45.
4. O'BRIEN (Tim), *If I die in a combat zone*, Delacorde Press/Seymour Lawrence, 1969.
5. SHERMAN (Nancy), *Stoic Warriors. The Ancient Philosophy behind the Military Mind*, Oxford University Press, 2005.
6. CABANES (Bruno), *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.
7. BOURKE (Joanna), « Going Home : The Personal Adjustment of British and American Servicemen after the War », in Bessel Richard et Schumann Dirk, *Life after Death. Approaches to a Cultural and Social History of Europe during the 1940s and the 1950's*, Cambridge University Press, 2003, p. 149-160.
8. DEAN (Eric T.), « The Myth of the Troubled and Scorned Vietnam Veteran », *Journal of American Studies*, 26, 1992, 1, p. 59-74.
9. STURKEN (Marita), « The Wall, the Screen and the Image : the Vietnam Veterans Memorial », *Representations*, 35, Summer 1991, p. 118-142.

RÉSUMÉS

Par-delà la diversité des conflits, le retour des soldats représente toujours un enjeu important pour les sociétés belligérantes : déconstruction d'une identité combattante et reconstruction d'une identité de civils ; reconnaissance des sacrifices consentis par les soldats et tentatives pour compenser, symboliquement, les préjudices matériels et psychologiques qui leur ont été infligés durant la guerre ; retour aux normes du temps de paix – notamment aux normes morales. Cet article explore brièvement quelques-unes des pistes de recherche sur la sortie de guerre des combattants, depuis la Première Guerre mondiale jusqu'à la guerre d'Irak. Il met l'accent sur la difficulté pour l'historien à étudier les combattants après leur retour dans leurs foyers et sur l'intérêt des « narrations du retour » : l'ensemble des récits à travers lesquels nos sociétés se racontent le passage de la guerre à la paix.

Homecomings: research perspectives on the demobilisation of soldiers in the 20th Century. Beyond the diversity of types of conflict, the demobilisation of soldiers always represents an important stake for societies at war. The issues raised include the deconstruction of soldiers' identities as fighting men and the re-establishment of their identity as civilians; the recognition of the sacrifices that the soldiers made and the attempts to compensate them, symbolically, for the material and psychological damage that being at war had caused them; the question of a return to peacetime behavioural norms, and particularly moral norms. This article briefly explores a few of these research pathways concerning soldier's exits from war, looking at the period from 1914-18 to the war in Iraq. It emphasises both the difficulty for the historian of studying combatants after they have returned to their hearths and homes, and the interest of 'narratives of homecoming': the accumulated accounts by which our societies tell themselves about the transition from war to peace.

INDEX

Mots-clés : soldat, sortie de guerre

AUTEUR

BRUNO CABANES

Assistant Professor à l'université de Yale (États-Unis) et chercheur associé au centre d'histoire de l'Institut d'études politiques de Paris. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment : *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004.